

L'ANNÉE DES OUTRE-MER

LES TRACES DU CALVINISME DANS LES COMPORTEMENTS DES AMÉRICAINS

François WEIL*

RÉSUMÉ

Beaucoup d'usages et de comportements américains ne manquent pas de surprendre un Français : économie rigoureuse du temps, organisation méthodique et rationnelle du travail, prudence, considération accordée à l'argent. Tous ces traits, étroitement liés entre eux, trouvent leur origine dans le calvinisme dont étaient nourris les Puritains arrivés nombreux en Nouvelle-Angleterre à partir de 1620.

ABSTRACT

The French are often surprised by the way Americans behave : they use time very economically, they work methodically and rationally, they commonly appear prudish and grant great importance to money. All this features, closely linked, originate from the Calvinism that the Puritans carried with them to New England from 1620 on.

INTRODUCTION

Les surprises ne manquent pas pour le Français qui vient à séjourner aux États-Unis : ce sont vos invités qui sont à votre porte à l'heure dite et à la minute près, même après deux heures de route ; c'est le plombier qui se présente avec un petit atelier à sa ceinture ; c'est la secrétaire qui, occupée au

* Membre de l'Académie de Touraine

téléphone, ne lève pas les yeux sur vous pour vous indiquer un siège ; c'est la facilité avec laquelle vous trouvez une entreprise pour venir s'occuper de votre poisson rouge en votre absence.

Voilà quelques-unes des pièces du puzzle que nous allons tenter d'assembler et qui sera constitué largement de menus constats empruntés à la vie quotidienne. Elles peuvent sembler disparates, et pourtant nous essayerons de montrer qu'elles se tiennent étroitement.

Pour leur donner sens, nous allons remonter à l'événement fondateur qui constitue l'un des mythes nationaux dont se réclament les Américains : c'est en 1620 l'arrivée d'un groupe de 102 immigrants qui débarquent du fameux *Mayflower* à Plymouth Rock (près de l'actuel Boston). Ces *Pilgrim Fathers*, les Pères Pèlerins, sont des Puritains qui fuient les persécutions religieuses qui les accablent en Angleterre et se sont engagés mutuellement (c'est le *Mayflower Compact*) à établir dans le Nouveau Monde une Nouvelle Jérusalem où ils seront libres de créer des communautés religieuses indépendantes et d'y pratiquer la religion de leurs vœux. Quelles péripéties sociales, politiques et spirituelles les ont conduits là, ce n'est pas notre sujet¹. Bornons-nous à ce qui nous intéresse : ils sont nourris de l'enseignement de Calvin, que l'on peut résumer très schématiquement ainsi, du moins pour ce qui est des rapports de l'individu avec la société : « *Le chrétien ne doit pas se soustraire au monde derrière la clôture d'un couvent, mais travailler à la plus grande gloire de Dieu à l'intérieur même de la société. C'est là qu'il accomplira la vocation que Dieu lui a assignée sur cette terre en consacrant toutes ses forces à sa profession, en travaillant au profit de ses semblables, ce qui est la vraie façon de pratiquer l'amour du prochain.* »

Comment cet enseignement a été ensuite interprété et diffusé par les théologiens et les prédicateurs qui ont donné naissance à d'innombrables églises et doctrines – à la fin du XX^e siècle, on comptait 107 dénominations, c'est-à-dire 107 églises protestantes indépendantes aux États-Unis, ce n'est pas non plus notre sujet, et il ne s'agira pas ici de théologie. En revanche, nous allons nous intéresser aux effets de cet enseignement sur la conduite de l'existence, c'est-à-dire à la morale pratique et aux comportements qui en

1. Voir MARTIN Jean-Pierre, *Le Puritanisme américain en Nouvelle-Angleterre (1620-1693)*, Presses universitaires de Bordeaux, 1989.

résultent et dont on peut encore percevoir aujourd'hui, plus ou moins lisibles, des traits caractéristiques. Ces traits, nous les observerons concrètement dans la conception du temps, dans la conception du travail, dans la conception des plaisirs de la vie, dans la relation à l'argent.

LA CONCEPTION DU TEMPS

À aucun instant, nous dit Calvin, le chrétien ne doit oublier que le temps imparti par le Créateur à la créature est bref et qu'il doit en faire le meilleur usage possible, ne rien en gaspiller, car il en est comptable devant Dieu². On peut observer aujourd'hui que l'économie, c'est-à-dire le bon usage du temps, obsède les Américains, même s'ils ont perdu de vue les racines religieuses de cette obsession : elle commande la vie quotidienne et impose sa contrainte dans une société qui est du reste bien plus contraignante que la nôtre. Cette tyrannie du temps s'observe dans la façon dont on organise, dont on ajuste, dont on économise le temps.

On **l'organise** méthodiquement. Un mot clé de la vie quotidienne (et nous prêterons l'oreille aux mots de tous les jours) est *schedule*, horaire, grille horaire, emploi du temps, répartition du temps : *What is your schedule for to-morrow?* Non pas : que ferez-vous demain ?, mais « comment allez-vous organiser, répartir, compartimenter, votre journée de demain ? »

Voici un agenda 2010-2011 vendu chez Target, l'équivalent de Monoprix à l'échelle près : il commence par trois pages de conseils de méthode pour organiser son temps : « *Take a little time each day to compile a list of tasks, the things you really want to get done today. Then prioritize the tasks in order of their importance to you.* » Il faut constituer une liste des tâches à accomplir, les hiérarchiser, les fragmenter, commencer par les plus accessibles, etc.

On organise le temps à proche et lointaine échéance, on prévoit, on planifie : les universités américaines font connaître leur programme deux ans à l'avance (à Tours, c'est le jour de la rentrée), avec les dates des fêtes de toutes les religions pour éviter de placer des examens ces jours-là.

2. Voir WEBER Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme, 1904-1920*, première traduction en français en 1964, coll. Tel, Gallimard, 2003, p. 202-203.

Au terme de la journée, on peut entendre une phrase significative : « *I have got a lot of things done today* » : Non pas « j'ai eu une journée bien remplie », mais : « j'ai réussi à mener à terme une foule de choses ». Dans ce satisfecit, on peut discerner la soumission à un ordre supérieur du temps, un examen de conscience, dans lequel il n'est pas interdit de voir une pratique d'origine calviniste.

On ajuste scrupuleusement son temps sur celui d'autrui : c'est le principe de la **ponctualité**, exigence sociale majeure sans laquelle on ne peut pas survivre, au sens propre, dans la société américaine. Et il s'agit d'être ponctuel à la minute près. « *Schedules are sacred and time commitments are taken very seriously* », observe un anthropologue américain, Edward Hall³. Un candidat à un poste qui se présenterait en retard serait éliminé d'office. Un conférencier qui excéderait d'un instant son temps de parole ne serait pas réinvité. Un rendez-vous qui ne serait pas tenu exactement vous condamnerait. Ainsi un manuel à l'usage des businessmen recommande de s'excuser avec insistance pour un retard de cinq minutes ; pour un quart d'heure, un coup de téléphone est impératif. Les spectacles, les concerts, les parades, les offices, les mariages, les cérémonies, etc., commencent à la minute près. C'est pourquoi vos invités vous ont surpris par leur exactitude, sans vous laisser, comme en France, un quart d'heure de grâce pour vos derniers préparatifs. C'est pourquoi le quart d'heure tourangeau est une pratique qui plonge les Américains dans une telle perplexité. Le langage le dit très bien : « *we are due at seven* », non pas : « on nous attend à sept heures », mais « notre devoir est d'y être à sept heures. »

Les Américains ne le savent pas, mais cette discipline sociale rigoureuse a été instaurée par Calvin à Genève vers 1550 : elle fixait l'heure des offices et la durée des sermons avec une échelle d'amendes pour les retardataires (et avec des exemptions). C'est pourquoi on a pu parler d'une « invention de la ponctualité » au XVI^e siècle dans ce cadre calviniste⁴. Les Américains ne savent sans doute pas non plus qu'ils partagent cette religion de la ponctualité avec les Suisses, les Allemands et l'Europe du Nord, bref avec les sociétés protestantes.

3. Voir E. HALL and M. R. HALL, *Understanding Cultural Differences*, Intercultural Press, 1990.

4. ENGAMMARE Max, *L'Ordre du temps, l'invention de la ponctualité au XVI^e siècle*, Droz, 2004.

Chacun est comptable de son temps, c'est pourquoi il ne faut pas en gaspiller un instant. Les prédicateurs puritains du XVII^e siècle avaient sous les yeux un sablier pour les appeler à la brièveté⁵. Cette **économie du temps** continue à commander la vie quotidienne, la vie sociale. «*Do 'nt waste time*», le temps ne se gaspille pas. Quand on parle cuisine avec une Américaine et qu'on évoque un mijotage qui prend trois ou quatre heures, elle lève des yeux incrédules, même si elle a lu Julia Child, *The Art of Mastering French Cooking*. Une soirée chez des amis ne dure pas plus de trois heures, après quoi il est poli de se séparer assez abruptement, sans la série de faux départs qui sont de mise chez nous à la façon d'un ballet. Nos longs apéritifs statiques, nos dîners réglés de deux ou trois heures (désormais inscrits au patrimoine de l'humanité) avec de longs intervalles de conversation entre les plats et surtout entre la poire et le fromage, sont des mœurs étranges aux yeux des Américains. Leurs discours sont brefs, qu'il s'agisse du propos du *best man* à la fin du repas de noces, de l'homélie ou d'une allocution présidentielle. Barak Obama, qui est un orateur exceptionnel et capable d'abondance, a fait de ses discours de président des petites merveilles de fermeté et de concision. Les adieux sont toujours rapides. La cérémonie d'un mariage protestant dure 15 minutes.

Cette économie du temps fait que les Américains vivent dans **un temps plus court** que le nôtre, ce qui ne signifie pas qu'ils soient plus rapides. On peut même trouver qu'ils sont plus lents dans leur manière de se déplacer et de parler. Les délais pour un rendez-vous, un projet, une réponse, une invitation, sont bien plus brefs. Ne rien remettre à plus tard est une maxime constante, et la procrastination est considérée comme un vilain défaut. «*Don't procrastinate*», dit-on aux enfants. La rapidité à réagir, qui frappe les étrangers, contribue certainement à l'efficacité propre à la société américaine, même si la différence avec nos propres mœurs tend à s'atténuer depuis qu'Internet nous a, nous aussi, asservis à l'urgence.

On cite souvent le mot de Benjamin Franklin «*Time is money*», et on y voit une conception mercantile du temps, mais c'est une lecture erronée : Franklin parlait seulement de la façon de faire valoir dans le temps le moindre capital. En fait la répugnance des Américains à gaspiller le temps relève, comme on l'a vu, d'une éthique rigoureuse et impérieuse. Et ce temps que l'on ménage, on en consacre l'essentiel à son travail.

5. MARTIN, *op. cit.*, p. 107.

C'est encore d'éthique que nous allons parler à propos de la relation des Américains avec le travail.

L'ÉTHIQUE DU TRAVAIL

Rappelons l'enseignement de Calvin sur la relation du chrétien avec le monde : c'est à l'intérieur de la société qu'il réalise sa vocation, c'est-à-dire répond à *l'appel* de Dieu. C'est en se rendant **utile** aux autres qu'il réalise l'amour du prochain, et comment le pourrait-il mieux que par son travail ?

En 1986, avant d'aller enseigner à Rutgers, l'université d'État du New Jersey, j'ai eu à remplir un formulaire par lequel je m'engageais devant Dieu à me consacrer sincèrement et entièrement à mon enseignement. Je n'ai pas voulu mêler Dieu à cette affaire et ai préféré m'engager sur ma conscience, comme on m'y autorisait en petits caractères. Ma signature devait être authentifiée par un *notary public*, qui n'existe pas en France, mais je finis par trouver à la mairie un bureau qui, tout en trouvant ma requête étrange, accepta d'apposer sur le document tous les cachets dont il disposait.

Cet épisode illustre la valeur religieuse, sacrée, que les Américains attachent au travail – et accessoirement à la signature, laquelle s'écrit explicitement, en toutes lettres – dans la droite ligne de Luther et surtout de Calvin.

Quand on rencontre un Américain, sa première question est rituellement : « *Where are you from ?* », et la seconde : « *What do you do ?* », que faites-vous dans la vie, quel est votre métier ? C'est en effet par le métier qu'on définit d'abord son identité, car il constitue le pôle majeur de l'existence : la vie professionnelle passe avant la vie personnelle. On s'implique naturellement dans son entreprise, on s'associe à ses objectifs, à ses intérêts. C'est pourquoi un Américain ne s'étonne pas d'être retenu dans son bureau ou son entreprise si le travail le demande. (Un boulanger français établi, et avec succès, aux États-Unis, me disait que ses employés savaient à quelle heure ils arrivaient, jamais à quelle heure ils rentreraient chez eux.) C'est pourquoi il se contente d'avoir seulement deux semaines de vacances. Le travail peut même empiéter sur la vie personnelle au point de l'intoxiquer, et un mot, *workaholic*, a été créé pour désigner cette addiction assez répandue.

Il faut pratiquer son métier avec conscience, et en respecter scrupuleusement les règles. Il est intéressant d'observer le soin méticuleux avec lequel la plupart des Américains font leur travail, et pas seulement pour satisfaire pleinement le client ou le patron. Du reste, c'est ce qu'on enseigne aux enfants : «*If it's worth doing at all, it's worth doing well*», si cela vaut la peine de le faire, alors il faut le faire bien ; «*Second best isn't good enough*», il ne faut pas se contenter d'un presque excellent. Et le pire reproche que l'on puisse faire à un travail est de dire : «*It is not professional*».

Être un bon professionnel, c'est d'abord être **méthodique**, comme le disent plusieurs expressions de la vie courante : «*First things first*», «*Do'nt touch this paper twice*», on ne doit pas avoir à manipuler deux fois le même papier. Pensons à la secrétaire de notre puzzle : elle a appris depuis l'enfance, chez elle, à l'école, au bureau, à ne faire qu'une seule chose à la fois : «*One thing at a time*». Elle ne pouvait pas être à la fois à son interlocuteur au bout du fil et vous prêter attention. Elle ne le sait pas, mais les anthropologues le savent pour elle, elle est *monochronique* comme les Suisses, les Allemands et les habitants de l'Europe du nord, tous en majorité protestants. Son homologue française, qui répond au téléphone tout en tapant sur son clavier, en vous adressant une mimique expressive, en compulsant un dossier et en souriant à celui qui passe, est *polychronique*, comme le sont les Latins, les Indiens et les Chinois.

Être méthodique, c'est mettre de la rationalité dans son travail, l'**organiser** efficacement.

On crée des objets qui classent et facilitent le travail, des *organizers* (intraduisible en français) : *desk organizer*, *tie organizer*, *belt organizer*, *jewelry organizer*, *kitchen organizer*, etc. (Voir www.organize.com). Voilà pourquoi notre plombier portait tout un petit atelier dans les alvéoles de sa ceinture. L'organisation est partout. On organise l'espace : voyez le plan en damier des villes américaines, avec des rues désignées par des numéros et des directions, si pratiques pour se situer et se diriger, alors que nos noms de rues (noms de poètes, de héros, de victoires) sont parfaitement opaques. Les terres cultivées, vues d'avion, constituent un autre damier gigantesque. On organise les données et documents : les cartes perforées, ancêtres de l'ordinateur, puis les ordinateurs ont été développés d'abord aux États-Unis. On organise aussi les foules : pour les canaliser rationnellement dans les parcs d'attraction, les héritiers de Walt Disney ont imaginé de les faire serpenter entre des bandes de toile, tout en

traitant leur impatience par des pancartes rassurantes : «à partir d'ici, plus que 50 minutes d'attente, plus que 30 minutes». Ne nous moquons pas : c'est le système que nous avons importé à la banque, à la poste, à la SNCF, et qui est en train de venir à bout de notre tradition nationale de la resquille.

Organiser le travail, cela consiste aussi à chercher à **produire davantage** et à meilleur compte. On rappellera seulement que les Américains ont été les premiers à imaginer ou du moins à systématiser les machines rationnelles qui rendent le travail plus efficace : machines à coudre, à écrire, machines agricoles, épilateurs de pommes à manivelle, machines à laver, et toutes ces mécaniques ingénieuses du XIX^e siècle qu'exposent les musées du bon vieux temps, *Good old days museums*. Et nous ne mentionnerons que pour mémoire l'invention du travail à la chaîne, les machines et systèmes comptables, les caisses enregistreuses, les bandits manchots, les calculatrices, les ordinateurs, etc.

Organiser, c'est **prévoir**, ne rien laisser à l'improvisation. On le voit par le soin avec lequel sont préparés les dossiers lors d'un rendez-vous, avec lequel le professeur ou le conférencier vérifie à l'avance son micro et son *Powerpoint*, avec lequel la maîtresse de maison a mis la table dès la veille pour le dîner qu'elle offrira le lendemain à des amis. Dans beaucoup de circonstances, spectacles, cérémonies, parades, on procède à des répétitions, *rehearsal*, mot courant de la vie collective. Et c'est ainsi que le moindre spectacle amateur est aussi impeccablement réglé que chez des professionnels. On s'arrêtera sur un seul exemple, le *wedding rehearsal*, la répétition du mariage, qui fait partie des usages. Elle a lieu la veille de la cérémonie et associe, outre les futurs mariés, le prêtre, les parents, les garçons et demoiselles d'honneur. On répète dans le temple ou l'église toutes les étapes de la cérémonie, l'entrée des futurs au bras des parents tandis que retentit l'hymne nuptial, la composition du cortège qui les suit, l'installation sur les bancs, tous les déplacements. On s'arrête juste aux paroles sacramentelles. (Et l'usage veut que, le soir, tout le monde se retrouve pour le *rehearsal dinner*).

La profusion des services. Le chrétien accomplit sa vocation sur la terre en apportant sa contribution à la société, et c'est la condition du salut. «*Il n'y a gens agréables à Dieu sinon ceux qui travaillent pour apporter quelque utilité à leurs frères*», écrit Calvin⁶. Ou encore : «*Ce que Notre Seigneur requiert principalement de nous tous, [c'est] de nous aider l'un à*

6. *Comm, Matth, 15, 20, in Encyclopédie du protestantisme, 2^e éd., PUF, 2006, p. 1005.*

l'autre»⁷. Cette insistance sur l'aide pratique à apporter aux autres trouve un écho dans la multiplicité des services qui caractérise la société américaine.

C'est ainsi qu'on trouve aisément des *dogwalkers*, des *closet organizers* (organiseurs de placard), des *decorators* (conseillers en décoration, en usage même dans la *middle class*), des *personal shoppers* (conseillers en achats personnels pour renouveler sa garde-robe dans les *department stores*), des *wedding consultants* (organiseurs de mariage, pour satisfaire au formalisme exigeant du mariage classique), sans parler des conseillers fiscaux à chaque coin de rue, des conseillers conjugaux, etc. Et voilà pourquoi vous avez trouvé si facilement une entreprise pour venir nourrir votre poisson rouge, autre pièce de notre puzzle.

Certes ce sont des entreprises comme d'autres, on en attend la meilleure rémunération possible, mais si ces services sont si nombreux, c'est par une disposition à aller au-devant des besoins, à imaginer les services qui peuvent alléger la vie quotidienne. Personne ne songerait à invoquer Calvin, et pourtant son esprit est là.

Le **bénévolat**. Ce sens de **l'utilité** sociale trouve son expression la plus élevée dans le bénévolat, activité désintéressée par nature. Il est pratiqué par un Américain sur deux, et d'ailleurs il est de bon ton, en particulier dans la bonne société, d'être *involved*, impliqué, dans quelque action bénévole. Il s'exerce, par ordre d'importance, au profit de l'aide sociale (*welfare*), de l'enseignement, des Églises, de la culture. Par exemple, le musée des Beaux-arts de Boston dispose de 1 500 *volunteers* comme guides, surveillants, conférenciers. Et, ce qui est surprenant pour un Français, on rencontre des *volunteers* dans des services publics (hôpitaux, écoles, bibliothèques) aussi bien que privés (associations de toute nature). Il est vrai que cette ampleur du bénévolat, phénomène culturel et social majeur, s'explique aussi par la méfiance qu'inspire l'État et par le désir de laisser la plus large part possible à l'initiative individuelle. C'est ce que soulignait déjà Tocqueville (*De la Démocratie en Amérique*, 1835). Mais il reste qu'on peut reconnaître dans ce phénomène une obligation sociale et morale directement issue de l'enseignement calviniste.

Le 18 août 2009, lors d'une sévère épidémie de grippe, le ministre du Commerce invitait les patrons à renvoyer chez eux les employés qui montraient des symptômes suspects, et les employés atteints à rester chez eux. Dans une

7. *Institution de la religion chrétienne*, IV, XIII, 16, *ibid.*

telle circonstance, disait-il à la télévision, il fallait faire prévaloir le *common sense* et accepter de transgresser *our protestant work ethic* (« Cette fois, les *workers* serviraient mieux le pays en restant chez eux au lieu d'aller à leur travail »). Il utilisait une expression, *protestant work ethic*, probablement issue des analyses de Max Weber, qui s'emploie couramment aux États-Unis et qui est invoquée pour évaluer un comportement. C'est dire combien les Américains ont conscience d'attribuer au travail une portée éthique dont l'origine calviniste est parfaitement identifiée.

LA CONDUITE DE LA VIE : L'ÉTHIQUE DES MŒURS

La vie est une affaire sérieuse, puisque son enjeu n'est rien moins que le salut, nous rappelle Calvin. Nous avons vu comment cette perspective commandait l'usage du temps, la conception du travail. Elle commande aussi la conduite de la vie : il ne faut pas se laisser distraire de l'essentiel par la tentation des plaisirs.

On pourra objecter que l'Amérique d'aujourd'hui, en dépit de l'exemple d'un Warren Buffet, le milliardaire au train de vie modeste, ou du président Carter, est bien éloignée de cette morale austère longtemps pratiquée par les Puritains. Elle a fait du divertissement (*entertainment*) une industrie, et organisé le spectacle en objet de fascination (le *show business*).

Et pourtant certains traits de l'ancienne rigueur se laissent encore deviner. On peut encore parler d'une Amérique puritaine, au sens commun du mot, c'est-à-dire pudique et même prude.

Il y a d'abord une certaine réserve ou **défiance à l'égard du corps**, qui peut paraître inattendue dans le pays qui a donné au monde les *pin-up*, le *strip-tease*, les *sex shops*, les *sex toys*, les *peep shows* et les films X. Mais voyez la façon qu'ont les Américains de réduire les contacts physiques. La simple poignée de main ne se pratique pas systématiquement et généreusement comme chez nous, mais seulement à la première rencontre et le bras tendu, en raison de la distance physique qui est à observer en toute circonstance, dans les queues, les ascenseurs, les aéroports, etc., et qui s'inculque très tôt : de l'école primaire à l'université, les jeunes Américains sont installés sur des pupitres individuels et espacés. La bise amicale se fait sur une seule joue, et se limite à un rapide effleurement. Aussi notre double, triple ou quadruple bise

provoque-t-elle une gêne qui ne tient pas seulement à la hantise des microbes. Mais, dira-t-on, n'est-ce pas démenti par le rite du *big hug*, l'embrassade, qui est de rigueur dans les retrouvailles et les séparations et s'accompagne d'une série de tapes rythmées qu'on applique dans le dos de l'autre durant de longues secondes ? En fait, il ne faut pas s'y méprendre, les torses restent à distance, ce qui peut demander du self control et en tout cas un certain entraînement.

Si les maillots sont si sages sur les plages où le *topless* est prohibé, si les plages sont strictement interdites du coucher au lever du soleil, si on voit si rarement des couples s'enlacer en public, si la publicité exclut toute image de nudité, même partielle, à la TV, ce sont bien les signes d'une répression de la sexualité. « Nous sommes schizophrènes », observait un ami américain.

Car cette répression de la sexualité traduit l'obsession de la chair. On le voit, par exemple, par la place faite aux affaires d'adultère dans la presse. Les aventures extraconjugales ne sont pas plus fréquentes ici qu'ailleurs, mais elles font l'objet d'une sorte de fascination. Elles suffisent à condamner une carrière politique, et nous verrons bientôt pourquoi. On se souvient que Clinton a failli en faire les frais pour des pratiques de collégien immature.

Sur ce sujet assez rebattu, voici quelques exemples :

- les *panty raids*, descentes sur les petites culottes, ont été pendant la seconde moitié du XX^e siècle un rite pratiqué dans beaucoup d'universités. Les étudiants entraient dans les *dorms* des filles, s'emparaient de leurs culottes et allaient exhiber ces trophées dans leur bâtiment. Les filles demandaient alors à grands cris aux autorités académiques d'intervenir, ce qu'elles faisaient, et le calme revenait jusqu'à la rentrée suivante. Rien ne dit mieux la frustration qui était alors le lot des étudiants (voir Wikipédia, s. v. *Panty Raids*);
- voici maintenant la série télévisée *Big Love*, qui en est à sa troisième et dernière année. Elle a pour protagoniste un Mormon qui se croit investi de la mission de restaurer la polygamie des origines. La situation se prête à toutes sortes de rebondissements liés aux rivalités compliquées entre les trois épouses, aux efforts du maître pour les apaiser, et inévitablement à ses pannes sexuelles, en dépit du Viagra. C'est la transposition chez les Mormons des intrigues du harem selon les *Lettres persanes*, mais les Américains ne semblent pas percevoir le caractère trouble du succès de la série;
- on parle encore aux États-Unis du *Nipplegate*, le Scandale du Téton, provoqué par Janet Jackson, la sœur de Michael. Le 1^{er} février 2004, pendant

la mi-temps de la finale du Superbowl, le championnat de football américain que la moitié de l'Amérique, 140 millions de spectateurs, suit passionnément à la télévision, un chanteur qui partageait la vedette avec Janet, Justin Timberlake, voulut accompagner par le geste son texte qui disait : « *Gonna have you naked by the end of this song* », tu seras toute nue à la fin de la chanson. Il dégrafa soudain le haut du bustier de cuir de Janet, ce qui laissa apparaître un sein. Le scandale fut tel que, malgré les excuses insistantes de Timberlake pour ce *wardrobe malfunction*, malheureux incident de costume – l'expression est entrée dans la langue –, les radios américaines refusèrent pendant longtemps de diffuser les chansons des deux vedettes⁸. Janet fut poursuivie et eut à payer une amende « *Cachez ce sein que je ne saurais voir* ». Tartufferie, diront les Français, et ils citeront Molière : « *Vous êtes donc bien tendre à la tentation/Et la chair sur vos sens fait grande impression* »⁹. Non, réelle gêne, révélatrice de l'étendue du refoulement.

Sur un autre plan, Calvin ne condamnait pas entièrement les divertissements, mais demandait seulement qu'on y garde de la mesure. C'est ainsi que **le jeu** lui-même peut rester une activité sérieuse, et on le vérifiera par le cas très particulier du golf.

Il a gagné les États-Unis à la fin du XIX^e siècle et a aussitôt conquis la *high class* des WASP (*White Anglo Saxon Protestant*) jusqu'à être son divertissement favori et distinctif. Son coût et son organisation en clubs à cooptation permettaient d'en limiter l'accès à une société très exclusive. Il offrait à des privilégiés l'occasion de se fréquenter et de parler mondanités et affaires ; c'est encore largement le cas aujourd'hui. Or il est tentant de lui trouver des affinités avec l'esprit du protestantisme. En effet, il exige un effort sur soi très rigoureux : au long des dix-huit trous de son parcours, semé d'embûches qui sont autant d'épreuves, le joueur cherche à améliorer son score. Il ne se mesure qu'à lui-même, ne cherche à progresser que pour lui-même, fût-ce dans le cadre d'une compétition. Au terme de sa partie, lorsqu'il revient sur son jeu, il ne doit de compte qu'à lui-même, et cette récapitulation n'est pas sans quelque analogie avec l'examen de conscience scrupuleux du fidèle face à Dieu. C'est par là qu'il s'accorde avec l'éthique protestante, et de là pourrait

8. Voir Wikipedia, s. v. Timberlake.

9. *Tartuffe*, III, 2.

venir son succès auprès des WASP, qui sont portés à se considérer comme « *la crème de la crème* ».

À ce chapitre des mœurs, nous rattacherons la dimension quasi religieuse qui s'attache à la vie publique, laquelle se place sous le regard de Dieu. C'est d'ailleurs ce que dit le dollar sur lequel on lit : *In God we trust*, mention qui date seulement de 1957 sous Eisenhower, et sur lequel figure aussi, du moins sur le verso du billet de 1 dollar, l'œil de Dieu d'où rayonne la lumière, accompagné de la formule *Annuît coeptis*, « *Il approuve ce que nous entreprenons* ».

« *God bless America* », la formule très conforme à l'esprit des Puritains se lit aujourd'hui collée sur les pare-chocs des voitures et marque la fin des allocutions présidentielles. Et dans ce pays qui professe la séparation des Églises et de l'État et la liberté de conscience, on sait qu'on prête serment sur la Bible, que ce soit devant les tribunaux, ou pour devenir Président, ou pour occuper un poste officiel.

On comprend alors mieux la réprobation véritablement religieuse qui s'attache aux **fausses déclarations, au mensonge**, et c'est pourquoi les voyageurs ont tout intérêt à faire des déclarations exactes sur le formulaire, aujourd'hui informatisé, qu'ils remplissent avant leur entrée aux États-Unis (« non je ne souffre pas de troubles mentaux, non je n'ai jamais été impliqué dans une affaire d'espionnage ou de sabotage, non je ne suis pas un terroriste, non je ne me drogue pas », etc.). Le mensonge est impardonnable : il suffit à accroître une amende, à aggraver une condamnation, et en particulier à ruiner une carrière politique – qu'on se souvienne de la procédure d'empêchement déclenchée contre Clinton en raison de ses déclarations ambiguës sur ses relations avec Monica Lewinski.

Cette réprobation s'applique aussi au **parjure** et, par extension, à l'**infidélité conjugale**, qui est une violation de la foi jurée.

Un exemple va nous éclairer, celui de Tiger Woods, le Zinédine Zidane du golf aux États-Unis, sportif exemplaire et icône publicitaire hautement rentable. Le scandale prit un tour national le 27 novembre 2009 lorsque sa femme, découvrant qu'il la trompait effrontément, fracassa de colère le pare-brise de sa voiture avec un club de golf. Tiger Woods ne tarda pas à reconnaître ses torts dans une déclaration de repentance faite le 11 décembre devant une forêt de caméras. Elle comportait trois points : 1/ Oui, il avait été infidèle. 2/ Il implorait le pardon de sa femme, de sa famille et de ses supporters pour

la peine qu'il leur avait causée. (« *I am deeply aware of the disappointment and hurt that my infidelity has caused to so many people, most of all my wife and children* ».) 3/ Il se retirait du golf après un profond examen de conscience et allait s'appliquer à être « un meilleur mari, un meilleur père, une meilleure personne » (« *After much soul searching, I have decided to take an indefinite break from professional golf. I need to focus my attention on being a better husband, father and person* »). Il ne cite pas Saint-Paul, mais son intention est bien de « *dépouiller le vieil homme et de revêtir l'homme nouveau* »¹⁰. Cette déclaration est très touchante. Elle l'est moins quand on retrouve la même déclaration en trois points, assurément dictée par les avocats, dans des cas similaires, et qui est devenue une sorte de rituel. Ce furent par exemple le gouverneur de l'État de New York, Eliot Spitzer, ou encore Mark Sanford, gouverneur de la Caroline du Sud, qui durent démissionner l'un en mars 2008, l'autre en juin 2009, pour les mêmes faits d'adultère. Même repentance encore dans la bouche de Bernard Madoff, l'escroc fameux confondu en décembre 2008. Connaissant les intérêts en jeu, qu'ils soient financiers ou de carrière, nous sommes tentés de traduire en bon français leurs déclarations en empruntant encore à Molière : « *Oui, [mes] frère[s], je suis un méchant, un coupable / Un malheureux pécheur tout plein d'iniquités, / Le plus grand scélérat qui ait jamais été* »¹¹. Mais ce n'est pas ainsi que le voit le public américain, et c'est ce que nous allons essayer de comprendre.

Ces actes de repentance donnent raison à l'optimisme foncier de la société américaine en ce qu'ils ouvrent la voie à la rédemption du pécheur et à son retour au sein de la communauté. Sans le savoir, les Américains retrouvent une pratique enfouie dans l'inconscient collectif : c'est la confession publique, qui était en vigueur dans les petites, voire minuscules communautés puritaines des origines. Leurs membres confessaient le détail de leurs péchés devant leurs pairs, qui pouvaient aller jusqu'à prononcer l'exclusion, mais aussi les réintégrer parmi eux¹². C'est ce que visait Tiger Woods, qui a aujourd'hui repris sa place sur les *greens*. On voit que les exigences de l'éthique calviniste originelle trouvent leur prolongement et conservent leur actualité dans l'Amérique d'aujourd'hui.

10. *Épître aux Ephésiens*, 4, 22-24.

11. *Tartuffe*, III, 6.

12. Voir WEBER Max, *op. cit.*, p. 305, n. 39, et p. 427, n. 22, et MARTIN, *op. cit.*, p. 102.

LA RELATION AVEC L'ARGENT

Nous allons le vérifier aussi dans la relation avec l'argent.

Le chrétien qui, adhérant aux préceptes de Calvin réinterprétés par les Puritains, aura fait un usage méthodique de son temps, qui aura travaillé sans relâche et mérité l'estime de tous, qui aura mené une vie sobre et sage, ne manquera pas de voir ses affaires prospérer et peut-être d'amasser de l'argent. Il n'y a là rien de condamnable, au contraire. C'est ce que souligne Max Weber qui cite le théologien puritain Richard Baxter (1615-1691) : « *Si Dieu vous montre une voie dans laquelle vous puissiez légalement [...] gagner davantage que dans telle autre et que vous la repoussez [...], vous allez à l'encontre de l'une des fins de votre vocation (calling) [...]. Vous avez le droit de travailler pour être riche, non à des fins de concupiscence et de péché, mais bien pour Dieu.* »¹³

Le chrétien réalise l'amour du prochain en accomplissant les tâches de sa profession. Il poursuit ainsi l'œuvre de Dieu et travaille *ad majorem Dei gloriam*. La réussite matérielle est le signe de la bénédiction divine¹⁴. On comprend alors pourquoi, dans le droit fil de cet enseignement, l'argent, l'enrichissement, la fortune légalement acquise, ne provoquent aucun embarras, mais entraînent au contraire la considération sociale. Le héros américain n'est pas Nicolas Hulot ou Stéphane Hessel, mais l'homme qui a réussi, le self made man, l'entrepreneur, Bill Gates ou Warren Buffet. En janvier dernier, *Time Magazine* désignait comme homme de l'année 2010 Mark Zuckerberg, l'inventeur de *Facebook*, qui, à 26 ans, a déjà 500 millions d'abonnés et une fortune évaluée à 6 milliards de dollars, et que B. Obama congratulait en public le 22 avril 2011.

Les Américains n'ont aucune gêne à parler d'argent. Les enfants sont habitués très tôt à rendre de menus services qui sont rétribués par leurs propres parents ou par des voisins. L'argent intervient dans des domaines dont nous serions portés à l'écartier : la vie politique, les groupes de pression, la publicité pour les services de santé et hôpitaux et pour les professions libérales, le commerce des éléments du corps, sang, sperme, ovocytes, la location du ventre dans le cas des mères porteuses, etc.

13. WEBER, *op. cit.*, p. 214.

14. *Ibid.*, p. 114-115.

On affiche sa réussite par son train de vie en changeant de voiture, de quartier, en se faisant construire une maison imposante, en la décorant somptueusement, en organisant chez soi des parties luxueuses, en adhérant à un club de golf plus prestigieux et donc plus coûteux, et en se distinguant par des dons importants à de nobles causes.

Si les fortunes anciennes, le *old money*, se caractérisent par un usage maîtrisé de l'argent, des fortunes considérables se sont édifiées depuis une vingtaine d'années, accompagnées de dépenses somptuaires qui sont, dira-t-on, bien éloignées des principes de modération et de frugalité dispensés par les anciens Puritains. Or cette réalité récente n'a rien changé à un paradoxe surprenant. C'est que, en contrepartie d'un individualisme puissant, la société américaine se caractérise par une générosité étonnante dont les fondements nous ramènent aux Puritains calvinistes. Oui, on est fondé à gagner de l'argent, à l'accumuler, et on accomplit par là le dessein de Dieu, mais à condition de le redistribuer et de contribuer ainsi **utilement** au bon fonctionnement du corps social. On pourrait même dire que la richesse est regardée plus favorablement si elle s'accompagne d'une activité généreuse.

Certes cette générosité est encouragée par des avantages fiscaux, certes elle est aussi motivée par le désir de perpétuer son nom grâce à une institution, Morgan Library, Carnegie Hall, Smith College, musée Salomon Guggenheim, Johns Hopkins Hospital. Mais elle répond surtout profondément à l'éthique calviniste, qui inculque le désir et même le devoir de servir la société.

Or il se trouve que, dès l'origine, l'État américain a borné l'essentiel de son action à ses fonctions régaliennes (défense, police, monnaie, affaires étrangères), et c'est l'action des individus qui vient la compléter. C'est leur générosité qui finance, plus ou moins largement, l'aide sociale, l'enseignement supérieur, les hôpitaux, la culture. Par exemple, tous les visiteurs constatent que les musées américains doivent l'essentiel de leurs fonds à des dons, des *legs*, des *foundations*.

Lorsqu'elle atteint un certain volume, cette générosité prend le nom de *philanthropy*, qui n'a rien de la condescendance un peu désuète que nous attachons à ce mot, et on peut être *philanthropist* de son état, comme le sont devenus les Gates. Ce n'est pas une mince affaire que de donner son argent à bon escient, si bien qu'une profession nouvelle de gestionnaire se consacre à cette activité, cautionnée par des diplômés universitaires spécialisés.

Pour susciter, entretenir et orienter cette générosité générale, la société américaine, avec le sens pratique qui la caractérise, a secrété et systématisé, surtout depuis un demi-siècle, une spécialité, la collecte de fonds, le *fundraising*. Elle mobilise des millions d'Américains, bénévoles et surtout professionnels. Il n'est pas un hôpital, une université, un théâtre, un orchestre, une Église, un parc national, une école, qui n'ait son service de *fundraising*. Ce *fundraising* touche tous les Américains sans exception, que ce soit comme collecteurs, comme donateurs ou comme bénéficiaires. Et on peut cumuler ces qualités : lorsque vous faites campagne en faveur de la radio culturelle PBS, *Public Broadcasting Service*, et que lui versez une contribution, vous êtes à la fois collecteur et donateur. Et si vous y écoutez de la musique classique, vous êtes en même temps bénéficiaire. Mais si vous êtes âgé, paralysé, et que le service privé *Meals on Wheels* vous apporte chez vous gratuitement un repas chaud, vous êtes simplement bénéficiaire.

Le système du *fundraising* qui repose sur l'initiative privée, draine ainsi un flux d'argent privé sans lequel la société américaine serait paralysée, asphyxiée. On peut à la fois admirer cette disposition générale à la générosité, son organisation pratique, et s'interroger sur le bien-fondé d'une circulation de l'argent par des canaux privés qui laisse à des individus sans mandat ni compétence la responsabilité de définir les priorités de la société à partir de critères purement personnels. Il s'agit là d'un fonctionnement de la démocratie qui est très éloigné du nôtre, mais cette question nous éloignerait de notre sujet.

Au cours de notre enquête, nous avons négligé des domaines majeurs où se reconnaît l'influence du calvinisme, tels que l'individualisme, l'attachement à la liberté individuelle, à la liberté de conscience et de parole, à la liberté d'entreprendre, les formes prises par la démocratie. Nous nous en sommes tenus à un champ d'observation limité et à des comportements assez différents des nôtres pour nous intriguer. Beaucoup d'entre eux ne sont pas spécifiquement américains et pourraient s'observer, plus ou moins accentués, dans d'autres sociétés protestantes. Mais c'est leur combinaison qui en fait un tout original et unique. Il mérite aussi de nous intéresser en raison de l'influence qu'exercent les États-Unis par le biais de la mondialisation, *globalization*. C'est ainsi que, chemin faisant, nous avons rencontré la ponctualité comme élément de la gestion rationnelle du temps, le rythme des échanges, l'organisation méthodique du travail, le traitement des foules, qui ont gagné la planète. Mais certaines attitudes américaines sont trop liées à un fond de culture particulier

pour s'exporter facilement, et ce n'est pas demain que Barak Obama pratiquera le *big hug* avec la reine d'Angleterre ni que Bill Gates convertira les nouveaux milliardaires chinois à la *philanthropy* et les convaincra de verser, comme lui, au moins 50 % de leur fortune à des *charities*.

Les Puritains concevaient l'homme comme une créature déchue, incertaine du décret divin qui décidera de son salut, au point de «se vouer à la crainte et au tremblement»¹⁵. Cette conception sévère peut ne plus rencontrer la même adhésion générale, mais les exigences éthiques qui en découlent et que nous avons décrites à l'égard du temps, du travail, des mœurs, de l'argent, se sont maintenues, sous une forme certes largement laïcisée, avec une permanence surprenante.

Nous avons parlé des Américains en général comme s'ils constituaient un ensemble homogène, alors qu'ils sont d'une grande diversité selon l'ancienneté de leur implantation, les survivances de leur culture d'origine, leur religion (un tiers d'entre eux sont catholiques), les multiples strates sociales et ethniques. Et pourtant, quelle que soit leur origine, ils adhèrent aux mêmes valeurs, en gros celles des WASP. Ainsi le ministre du Commerce que nous citions était d'origine chinoise, Tiger Woods est un métis, deux de nos auteurs de confession publique, Spitzer et Madoff, ne sont pas calvinistes, mais de religion juive, comme l'étaient Salomon Guggenheim et sa nièce Peggy ainsi que beaucoup de donateurs des grands musées. C'est que les valeurs américaines ont un extraordinaire pouvoir d'assimilation et ont été adoptées aisément par les vagues successives d'immigrants : elles sont simples, univoques, de portée universelle, alors que les nôtres – la gloire, l'honneur, la vertu, la probité, le désintéressement, l'altruisme – ont souvent été liées à une période ou à une catégorie sociale.

Michel Portais a évoqué ici l'afflux des hispaniques aux États-Unis, qui, surtout depuis vingt ans, a modifié l'équilibre ethnique et culturel, en particulier dans le Sud et l'Ouest. Aujourd'hui, nous a-t-il dit, un Américain sur six est un *latino* : il se distingue par sa langue – il continue à parler l'espagnol –, par son catholicisme, par sa cuisine, par tout ce qui fait une culture. Cet apport massif, et appelé à se poursuivre, ne va-t-il pas agir sur la culture dominante et en infléchir certains traits ? On peut le penser : nous en reparlons dans vingt ans.

15. MARTIN, *op. cit.*, p. 119.